

L'humanité irréductible de Robert ANTELME

par Marie-Béatrice RICAUD le 02-12-2021

Notre conférencière a étudié, avec ses étudiants de khâgne, l'unique livre écrit par Robert ANTELME intitulé « **L'Espèce humaine** ». Cet ouvrage, paru en 1947, rapporte l'horrible expérience des camps de concentration. En 1938 il avait épousé l'écrivaine Marguerite DURAS, autrice, entre autres, de « **La douleur** ». Plus tard, entourés de nombreux amis, tels Claude ROY, Dionys MASCOLO, Edgar MORIN, ils ont fondé « **Les Éditions de la Cité Universelle** » tandis qu'en 1957, Albert CAMUS est intervenu pour la réimpression de « L'Espèce humaine » chez Gallimard. Résistant et juif, Robert Antelme (1917-1990) fut arrêté par la Gestapo en 1944, enfermé à Fresnes puis déporté dans les camps nazis. Il en est revenu en 1945 avec le typhus (1m 90 - 38 kg).



L'œuvre de cet écrivain est la mise en forme de son expérience concentrationnaire. Elle lui est dictée par un irrépressible besoin de parler, de témoigner après toutes ces privations et plus encore que manger et boire, celle de ne pas parler aux autres détenus et être écrasé et soumis en permanence sous les « aboiements des SS ». (extrait 1 p 201) « Celui qui parle était là-bas ». Faire une œuvre littéraire oblige à faire un tri, à vérifier les informations et leur véracité.

Les 7 premiers mois se passent dans un camp du 1-10-1944 au 30-04-1945. La route de 13 jours vers Dachau est présentée comme une tragédie Grecque. Des détenus ne pouvant pas marcher sont destinés à être abattus froidement par les SS. Les 3 derniers jours dans un wagon sont terribles.

Dans cette œuvre, les repères chronologiques, sont l'affirmation que le temps appartient à l'humanité. Les humains plongés dans ce chaos luttent pour garder des repères temporels : dimanches, jours fériés... (extrait 2 p 77-78).



Un autre aspect de l'écriture est le rire, l'ironie, et l'autodérision (cf RABELAIS « le rire est le propre de l'Homme ») qui permet une certaine libération même sous les coups (extrait 3 p 151). Il emploie des mots très forts « de mascarade de ses compagnons grotesques dans leurs habits rayés ». Ces silhouettes maigres aux épaules rentrées par la soumission et le froid deviennent des « dos courbés » luttant tels des hommes préhistoriques sous la tempête. Ils s'agglutinent comme des poux, ils sont la vermine des SS qui les écrasent de leur cruauté et de leur mépris : « Je ne veux pas que tu sois », mais « on est encore là » (p 57). Il utilise de façon importante le pronom indéfini : ON pour noyer les détenus et leurs bourreaux dans la même Espèce. Cette humanité composée de multiples faces ; vols, tromperies et amitiés, trafics en tout genre et complicités avec l'organisation sociale au sein même du camp... (extraits 5 et

6). Et au milieu de toutes ces horreurs il témoigne de la volonté de rester jusqu'au bout des hommes ainsi que l'exprimait PASCAL ; malgré sa faiblesse l'Homme est un « roseau pensant ». Il peut être tué mais il ne peut pas être muté en une autre espèce (extrait 7 p 79).

Il y a beaucoup de pudeur dans cette œuvre, une grande distinction de l'auteur.



Les crimes des nazis ne se qualifient pas mais ils appartiennent à ce qu'ils ont été capables de faire.

« Nous ne pouvons pas faire que les SS n'existent pas ou n'aient pas existé ».

Une fois son livre édité Marguerite DURAS a dit que jamais plus Robert ANTELME n'a parlé de ce qu'il avait vécu dans les camps. On se souvient de Primo LEVI qui a fini par se suicider ; deux chemins différents nés de grandes douleurs ?

Synthèse de Dany FEYDY et Marie-Françoise CHAUVAIN

Extraits de « L'espèce humaine » de Robert Antelme

1 (p 201) : Le contremaître civil pouvait... gueuler et pousser au travail, il ne pouvait pas empêcher les mots de passer d'un homme à l'autre. Peu de mots ; ce n'était pas une conversation que ces hommes tenaient... Les phrases étaient hachées par le rythme du travail à la pioche, le va-et-vient de la brouette. Et c'était trop fatigant de tenir une conversation. Il fallait tenir ce qu'on avait à dire en peu de mots. Gaston devait dire ceci : « Dimanche il faudra faire quelque chose, on ne peut pas rester comme ça. Il faudra sortir de la faim, il faudra parler aux types. Il y en a qui dégringolent, qui s'abandonnent, ils se laissent crever... il faut parler. » ça se passait dans le tunnel, et ça se disait de bête de somme à bête de somme. Ainsi un langage se tramait qui n'était plus celui de l'injure ou de l'éruclation du ventre, qui n'était pas non plus les aboiements de chien autour du baquet de rab.

2 (p 77-78) Nous avons gardé une certaine cadence... et nous avons, aussi réussi, notre calendrier... Nous nous sommes donné des relais. Cela a été le 11 Novembre... Noël... Pâques... Mais il y a des havres plus modestes qui sont les dimanches. Parce qu' il y a les dimanches, un sait que quatre, cinq dimanches sont passés et qu'il y a du temps écoulé, du temps gagné... Le dimanche peut seul nous décoller de cette glu de durée homogène... On passe son temps à compter le temps...

3 (p 151) Quand il a cessé, il m'a semblé qu'il frappait encore ; je me protégeais encore la tête. Puis j'ai compris qu'il s'était arrêté. Mes bras sont retombés. Il n'était plus là... Ils ne savent pas ces cons-là... ce qui va leur tomber sur le crâne. Ils ne se rendent pas compte qu'ils sont foutus... Se faire foutre des coups par Pieds-Plats et ne rien pouvoir dire, non, il y a de quoi se marrer...J'ai envie de taper sur l'épaule du copain, de rigoler fort, de crier. Tous ces hommes silencieux en rayé auraient pu rigoler... Ainsi... dans la folie des coups, une autre folie aurait pu répondre : le rire.

4 (p 57) Dans l'escalier j'ai croisé un civil de trop près...Weg ! (fous le camp) m'a-t-il-dit d'une voix rauque.ça a glissé. ça n'avait peut-être pas grande importance ici. Mais c'était le mouvement même du mépris... Tel qu'il régnait encore partout plus ou moins camouflé dans les rapports humains...Mais ici c'était plus net. Nous donnions à l'humanité méprisante le moyen de se dévoiler complètement. Le civil m'a dit très vite : Weg ! Il ne s'est pas attardé, il avait dit cela en passant ... Mais il aurait pu faire éclore sa vérité : « Je ne veux pas que tu sois » Mais j'étais encore. Et ça glissait... Sans cesse nié, on est encore là.

5 (p 163) : Insensiblement Lucien était devenu un personnage... Il faisait partie de l'aristocratie... Lucien trafiquait de l'or. Ce trafic qui partait de la base remontait jusqu'aux SS. Des Italiens venus de Dachau avaient réussi à sauver quelques médailles ou des alliances, qu'ils échangeaient avec Lucien contre de la nourriture. On surveillait aussi la bouche des copains, et, s'il y avait de l'or, Lucien proposait l'extraction contre du pain.

6 (p 176) : Le toubib espagnol est devenu rapidement un type assez parfait de l'aristocratie du kommando. Le critère de cette aristocratie - comme de toutes d'ailleurs- c'est le mépris...Le mépris de l'aristocratie pour les détenus est un phénomène de classe à l'état d'ébauche, au sens où une classe se forme et se manifeste à travers une communauté de situations à défendre...

7 (p 79) : Le règne de l'homme, agissant ou signifiant, ne cesse pas. Les SS ne peuvent pas muter notre espèce. Ils sont eux-mêmes enfermés dans la même espèce et dans la même histoire. Ils ont brûlé des hommes et il y a des tonnes de cendres, ils peuvent peser par tonnes cette matière neutre. Il ne faut pas que tu sois, mais ils ne peuvent pas décider à la place de celui qui sera cendre tout à l'heure, qu'il n'est pas. Ils doivent tenir compte de nous tant que nous vivons...